

POUR UNE MYSTIQUE DU DEVOUEMENT AUX EGLISES

L'Art Sacré a commencé après la libération un mouvement pour un dévouement du peuple fidèle à ses églises, pour leur bonne tenue, leur mise en valeur. Son Ém. le cardinal Suhard avait bien voulu préfacer une brochure, *Le Prêtre, gardien d'un patrimoine sacré*, que nous avions envoyée à tous les curés de France; il y avait donné la formule de l'action à entreprendre¹ : « L'église est ce qu'il y a de plus noble dans un village ou dans une ville, et cela pour les meilleurs des incroyants aussi bien que pour les fidèles. Cette noblesse oblige à ce qu'on en prenne conscience et à ce qu'on se dévoue pour elle. Ce dévouement ennoblit. »

Par malheur, le mouvement n'a pas pu se développer, dans les circonstances lamentables qui sont faites actuellement en France à la plupart des causes spirituelles. On trouve de l'argent pour défigurer par un colosse de quarante mètres la Sainte-Victoire, cette incomparable montagne, plus belle encore d'avoir été illustrée par Cézanne, mais on n'en trouve pas pour sauver tant de sanctuaires qui croulent, ou pour les épurer du bric-à-brac qui les déshonore.

Nous ne pouvons prendre notre parti de cette grande pitié des églises de France. L'évoquant au cours des journées de Vanves, nous avons été frappés des échos que nous avons éveillés.

LE TÉMOIGNAGE DES INCROYANTS

Mlle Scriabine a apporté un témoignage au sujet de ce que les églises représentent pour les incroyants. Un jeune homme non seulement incroyant, mais hostile, lui dit : « Durant la guerre,

1. Texte repris dans « Le zèle de la maison de Dieu », *L'Art Sacré*, 1947, n° 3.

quand je voyais des maisons détruites, c'était triste; mais quand j'ai vu une église détruite, c'était déchirant. »

Le fameux critique Paul Haesaerts, professeur d'histoire de l'art à l'Université de Bruxelles, ayant lu une brochure où nous faisons valoir les exigences du peuple fidèle, nous écrivit pour nous dire : « Vous parlez du peuple fidèle; mais existe-t-il vraiment? S'il existait, ne le verrait-on pas se dévouer pour ses églises? N'y aurait-il pas quelque part, en France ou ailleurs, une communauté chrétienne et ouvrière qui donnerait gratuitement, par esprit religieux, ses loisirs pour travailler à l'édification de quelque temple de style réellement neuf, vivant, actuel, non une grande cathédrale, mais une humble et très belle église? »

Que l'on veuille bien remarquer chez cet observateur du dehors — et combien de fois avons-nous fait une telle remarque! — l'exigence d'une beauté *humble*, en même temps que d'une expression artistique *vivante*! Quel scandale pour eux que les entreprises auxquelles on intéresse la piété des fidèles soient toujours médiocres ou exorbitantes!

POUR UNE ACTION HUMBLE ET RESPECTUEÛSE DES CARACTÈRES LOCAUX

Le T. R. P. ÉPAGNEUL, fondateur de cette congrégation des Frères Missionnaires des Campagnes qui se développe d'une façon si admirable, exprime des vœux auxquels son expérience de l'esprit des ruraux donne une grande valeur :

« Je ne vais que poser un cas concret. Nous sommes installés à quarante kilomètres de Paris, à La Houssaye-en-Brie, où s'est faite la fondation. Et j'entrevois, quand ce sera possible, la construction d'un grand prieuré, d'un grand monastère. Il me semble, et dans le sens de ce que vous dites, qu'il y aurait là quelque chose de très grand à penser et à effectuer peut-être pour tel ou tel de nos architectes. Mais je crois que si souvent nous sommes un peu déçus — excusez-moi —, c'est que nous avons l'impression dans nos campagnes qu'on nous fait de l'importation, quelque chose qui nous vient du dehors; et d'aucune manière je ne voudrais que dans cette Brie où il y a une architecture qui se trouve dans la plus humble ferme, mais qui est très caractérisée, on nous fasse de l'importation, d'où soit-elle.

« Il me semble donc qu'il y aurait un très bon travail pour tel ou tel architecte à trouver, qui pourrait vivre avec nous, venant nous voir de temps en temps, communiant à la pensée apostolique des Frères. Pour moi, j'y mets toute mon âme. Quand nous allons construire, je voudrais que ce soit tout notre idéal qui se

trouve traduit dans la pierre que nous allons entasser. J'ai déjà quelques idées pour notre église, mais cela a besoin d'être mis au point par des artistes de valeur.

« Je voudrais même que ce soient mes petits frères qui attaquent la construction des choses les plus modestes tout au moins, y faisant prendre petit à petit goût non seulement à nos paroissiens de La Houssaye, mais à toute notre région agricole, mais même à la France rurale tout entière. Et je suis sûr que cela se fera !

« Il faudrait que nous ayons un maître d'œuvre qui ait sympathisé vraiment avec tout notre effort et qui puisse nous aider à le réaliser. Je crois que ce sera très beau et qu'il y a là quelque chose qui peut être intéressant.

« Nous souffrons à la pensée, nous ruraux, que tous les architectes sont des citadins. Et s'il y en a qui viennent de la campagne, ils s'échappent comme tout le monde ! Nous, nous faisons l'effort inverse d'attirer les jeunes qui se donnent de bon cœur à l'apostolat rural. Et nous avons toujours l'impression que nous devons nous adresser à des citadins pour construire à la campagne. C'est pourquoi nous avons dans nos paysages des constructions qui sentent la ville ! Nous voudrions voir monter quelqu'un du milieu. Je crois que la charité n'y suffirait pas : il faudrait une communion de vie, et prolongée.

« J'ajouterai quelque chose : pour cette remise en état des églises, je me demande si, dans certaines régions, le curé ayant préparé les choses, il n'y aurait pas intérêt à ce qu'il y ait un effort fait sur des églises peut-être très modestes par une équipe qui, en liaison avec les gens du lieu, viendrait travailler pendant les vacances. Je suis sûr de la portée apostolique de la chose. Ce serait un excellent exemple. Je suis sûr que des séminaristes viendraient volontiers pendant les vacances, et moi-même j'enverrais très volontiers pendant les vacances un groupe de dix ou douze de mes frères, ou tel ou tel à qui j'ai l'intention de faire apprendre le minimum de menuiserie nécessaire. Ils viendraient dans le village, seraient reçus par les gens et travailleraient à l'église en communion avec les gens. Un exemple comme cela dans une région serait contagieux. »

JACQUES LE CHEVALLIER. — Je pense que l'atelier d'expérience du Centre d'Art Sacré pourrait prévoir et former des équipes susceptibles de bénéficier de cet accueil et de travailler dans des églises pendant l'été.

MAURICE ROCHER. — C'est un de nos premiers travaux de cet hiver de mettre au concours la décoration d'une église du Gers où je vais aller prendre des mesures. Le curé recevra l'été prochain une des équipes formées par nous pour réaliser, au pair,

l'ensemble de la décoration. Si, en plus, nous pouvons nous adjoindre quelques-uns de vos Frères, ce serait absolument merveilleux. C'est une région de mission. Voilà une réalisation concrète dont nous allons nous occuper dès la rentrée.

UN ASSISTANT. — En 1942, à l'église du Pin, dans le Berri, on a commencé la restauration de l'église en demandant à chacun vingt francs pour remettre les tuiles. En 1943-1944, on a posé les vitraux. Il y a une vieille fille qui maintient l'église; de temps en temps on vient y dire la messe; il n'y a pas de curé pour desservir, mais l'église est nettoyée. M. Laprade est l'architecte de ce monument.

M. le chanoine BOURGEOIS. — Le P. Épagneul a parlé d'importation : il y a des provinces où il y a toujours une vie religieuse assez fervente, où le curé dispose de fonds nombreux pour entretenir, décorer et reconstruire son église. Or il existe certainement dans chaque province des formes permanentes : chez nous, en Alsace, c'est le clocher trapu, couvert d'un simple toit. Or, très souvent, les architectes, qui sont des citadins, viennent et construisent des flèches ou des dômes qui n'ont aucun rapport avec le paysage. A la Commission d'Art Sacré, nous passons notre temps à refaire ces projets et à essayer de faire comprendre ces éléments permanents qui sont la marque de l'art local, à suggérer à ces architectes d'y revenir : je crois que c'est très nécessaire.

« Nous ferons appel à « l'Art Sacré » de Paris et au Centre de M. Le Chevallier pour rayonner un peu chez nous, et pour montrer aux curés qui commandent les vitraux par douzaine ou par centaine ce qu'on peut réaliser, ce qui est le cachet de l'art sacré d'aujourd'hui; c'est-à-dire sa ferveur, sa simplicité, sa puissance suggestive par la couleur et aussi par la simplicité de la forme. Nous espérons ainsi revivifier tout cela dans une province surtout défigurée par les productions de l'art munichois. Nous trouvons dans presque toutes les églises les beaux retables anciens, surtout du XVII^e et du XVIII^e siècles, enlevés, supprimés et remplacés par des retables soi-disant gothiques, qui viennent de Munich ou de Colmar. C'est ainsi que nous avons à lutter contre une faveur qui est d'importation ou postiche. »

MAURICE ROCHER. — Il faut très peu d'argent pour arranger une église. Nous sommes plusieurs à avoir fait des expériences semblables. Nous sommes allés dans de petits pays de campagne, Mayenne ou ailleurs, et nous avons vu les églises avec les curés. Nous sommes partis de ce principe qu'il fallait mettre en valeur ce qui est intéressant et mettre à l'ombre ce qui est moins intéressant; ainsi des Notre-Dame de Pontmain, des sainte Thérèse sont mises dans des coins moins éclairés, d'autres sont mises

en valeur; nous donnons un coup de balai, faisons sauter les dentelles en papier et les petits vases. Nous avons quelques reproches, quelques ennuis, mais en gros cela passe!

« J'ai fait cela à l'occasion d'une mission. Les Jésuites ont dit : « Nous prendrons tout sur notre dos, nous serons les responsables; il faut y aller très prudemment, naturellement! » Et cela a marché très bien, avec très peu d'argent. Il faut d'abord mettre en valeur les vieilles pierres tombales enfouies et mettre à l'ombre tout ce qui est moins bien. Avec deux ou trois journées de maçon, on peut faire du très bon travail. »

Le T. R. P. ÉPAGNEUL. — On peut faire une très bonne épuration dans une église sans en parler jamais. Pendant des années, j'ai dit aux gens : « Notre église est sale, il va falloir que nous la reblanchissions. » Jamais nous n'avons dit que nous enlèverions un tableau ou une statue. Tout le monde était d'accord pour blanchir, mais pour cela il a fallu enlever les tableaux et les statues; on les a enlevés. La grosse astuce a été de faire tomber les socles. On a reblanchi. Et les gens ne se sont pas souvenus. « N'y avait-il pas là une statue? » venaient-ils dire parfois. Mais alors je ne comprends pas!

« Il ne faut pas arriver dans les paroisses en disant qu'on va enlever des statues : n'en parlez jamais! Nous avons dû enlever des tableaux qui étaient abîmés; j'en ai fait une exposition et j'ai dit : « Voyez comme c'est dommage! Ces tableaux que vous étiez heureux d'avoir là-haut, voyez comme ils sont! De toute évidence on ne peut pas remettre cela! » On en a convenu et les tableaux sont partis. »

M. RABULT. — Je ne sais pas si c'est possible à faire, mais je connais un curé qui est arrivé dans une église de campagne où il y avait des statues tout autour. Il y avait une petite salle à côté de la sacristie; il en a fait une sorte de musée en mettant les statues tout autour, avec deux prie-Dieu, un tronc au pied de chacune d'elles. Je me souviens avoir été plusieurs fois dans cette église : un tas de gens vont prier saint Antoine et sainte Thérèse dans la petite salle et l'église est débarrassée.

R. P. RÉGAMEY. — Il faut penser aux abcès de fixation. Rassembler toutes les horreurs en un lieu où on les vénère.

M. RABULT. — Et les gens ne sont pas tellement mécontents : ils les ont toutes ensemble.

L'EXEMPLE DE M. CROIX-MARIE

On connaît bien M. Croix-Marie, vétérane de la cause de l'art sacré, qui a travaillé toute sa vie à la rénovation du mobilier

liturgique. Il nous expose avec une bonhomie charmante l'action qu'il mène personnellement dans l'Orléanais. Puisse-t-il susciter beaucoup d'imitateurs aussi généreux, habiles et compétents que lui !

« Je viens simplement vous raconter une toute petite expérience que je fais, à mon âge, — soixante-treize ans, — dans les pays du Loiret et du Loir-et-Cher, depuis deux ans. Je passe mes vacances à parcourir à bicyclette tout le Loiret sur le bord de la Loire, et je descends de bicyclette pour voir les églises. J'en fais immédiatement l'inventaire et je sonne chez Monsieur le Curé. Je me présente, je lui fais des compliments pour ce qu'il y a de beau, et je lui pose une question : « Qu'en pensez-vous ? Que voulez-vous faire ? » Il me répond, et il commence à s'intéresser à son église.

« Remarquez bien que je me défends d'entrer dans les églises classées. Je m'attache à la présence réelle, là où il y a Dieu et où il est mal placé. Et cette expérience est très curieuse.

« Je suis un vieil ensemblier des Artistes Décorateurs et j'ai un peu l'expérience de la façon dont les choses peuvent s'arranger. La question dépense n'intervient plus maintenant. Cela les étonne, car ces messieurs les prêtres ont toujours affaire à des commis-voyageurs. Le résultat est que le prêtre, sachant qu'un étranger surveille son église, y fait attention ; s'il y a fait des apports et des efforts de lui-même, il est enchanté que je lui fasse des compliments, et après mon départ il surveille son église. C'est déjà un résultat.

« Vous, vous parlez de grandes églises à construire : mais, actuellement, les maisons brûlent ! Il y a quatre ou cinq cents églises où je demande au bon Dieu : « Êtes-vous bien là ? » Il répond : « Non, non ! » Forcément ! Alors, je lui demande : « Qu'est-ce qu'il faut que je fasse ? » Et généralement il m'éclaire. Sur deux cents ou trois cents prêtres que j'ai vus, je n'ai pas eu de défection ou d'ennui : ils sont étonnés de mes questions et de ce que je ne demande jamais une commande.

« L'affaire se résume presque toujours à ceci : « Nous ne faisons rien, nous ne voulons rien faire, parce qu'il nous manque un homme comme vous pour nous dire ce qu'il faut faire. »

« Il y a quinze jours, l'un d'eux me disait : « Écrivez-moi ce que vous me dites. » Et un autre : « Vous m'enlevez une responsabilité pour mes successeurs. » Ils ne demandent que des gens qui aient une petite compétence.

« Et je fais nettoyer, même ouvrir une fenêtre bouchée depuis longtemps, installer une statue. Et j'arrive à être appelé : ils se le disent entre eux. Et l'effort qu'on fait se répercute ailleurs.

« Ils n'ont que de petites églises et ils n'ont pas de fonds : ce

n'est pas la peine d'en demander. Mais quand les églises sont peu aimables, pas gaies, on peut y mettre un petit rien de peinture à tel endroit.

« Je donnerai un exemple que le P. Régamey a mis dans sa revue il y a dix ans. Près de Saint-Benoît-sur-Loire, il y a à Germigny un monument classé. L'autel était Louis-XV, affolant de laideur dans une architecture merveilleuse. Les architectes étaient très contents de l'architecture, mais la question de la qualité religieuse ne les inquiétait pas. J'ai demandé au curé : « Mais n'y a-t-il pas des paroissiens? — Mais si. — Et ils prient devant cela? » Alors nous avons simplement fait enlever les chandeliers de cuivre et mis à la place de petits morceaux de bois tourné; l'autel était vilain : on l'a caché avec trois morceaux de contre-plaqué; nous avons peint les statues bariolées, descendu du grenier une *Pietà* qui est un chef-d'œuvre. En haut lieu, on a dit : « Vous avez fait, monsieur le Curé, des choses merveilleuses! » Pourquoi n'y avaient-ils pas pensé?

« Je vous explique cet effort. Vous allez partir en vacances : faites donc cet effort-là, un petit effort religieux. N'ayez pas peur de voir toutes les églises, les petites, même les églises de déserte! Sonnez chez le curé et dites-lui : « Il y aurait peut-être cela à faire. » Pensez donc que depuis un siècle aucun architecte n'a su, n'a pensé qu'il pouvait y avoir un baptistère dans une église! Il y a quatre jours, les derniers fonts baptismaux que j'ai vus étaient à côté du maître-autel. Il y a grande pitié dans la maison de Dieu. Aidez-nous. Entrez et donnez un conseil au curé. Et si chacun d'entre vous faisait cela dans la région où il va, ce serait fait dans toute la France. Il n'y a pas une seule défection chez ces pauvres curés qui vous attendent. »

APPEL AU SECOURS ET SUGGESTIONS D'ALBERT LAPRADE

ALBERT LAPRADE. — « Je pense, comme dit M. Croix-Marie, que la maison brûle. Nous souhaitons ardemment voir construire des églises magnifiques nouvelles, mais pendant ce temps-là il y en a des milliers qui dégringolent. Et depuis trois ou quatre ans que nous essayons de résoudre ce problème, rien n'avance.

« J'avais pensé que c'était l'épiscopat qui aurait pu faire une caisse commune, car, pour les toutes petites églises de campagne, il n'y a plus de fidèles pour réparer et mettre les ardoises sur les toitures. Il faudrait des équipes diocésaines, avec des camions automobiles qui courraient au plus pressé. Il faudrait souvent trois fois rien pour sauver une église. L'eau tombe sur les voûtes; l'hiver il y a la gelée, et les églises risquent de dégrin-

goler. C'est inouï comme perte artistique. C'est bien pire que la guerre.

« Je crois qu'il faudra une espèce de semaine d'information. Des gens comme Froidevaux et Bony sont des apôtres, mais combien y en a-t-il comme eux en France!

R. P. COUTURIER. — Les pouvoirs publics aussi sont débordés par les nécessités et les besoins les plus urgents. Il faudrait que de petites équipes soient constituées pour faire l'essentiel. Mais je dois dire qu'il y a à la constitution de ces équipes de travail des dangers. Dans le dernier numéro de *L'Art Sacré*, j'ai parlé avec beaucoup d'éloge du travail fait à Serrabone par une équipe de routiers. D'après les photographies communiquées, j'avais eu l'impression qu'on avait mis dans cette église un petit autel vaguement archéologique, très ennuyeux; je reçois aujourd'hui la photographie de l'état antérieur et de l'autel de bois peint qu'on a démoli : or il semble qu'il était vraiment charmant. Et il aurait été démoli à l'instigation de l'architecte départemental des Monuments historiques et remplacé par cet autel archéologique...

« Par conséquent, le problème reste extrêmement délicat. On va par ces équipes sauver l'essentiel, mais on risque en même temps, agissant suivant des principes extrêmement simplistes et primaires, de massacrer des choses excellentes.

« Je vous signale ce petit fait dont je ne suis pas absolument sûr, car sur une photographie il est difficile de se rendre exactement compte. »

LE VANDALISME

Mais une des plus graves questions est celle que pose le zèle de curés qui bouleversent tout dans leur église. Il y a encore des paroisses riches, ainsi en Normandie, et ce qui s'y passe est navrant. Fausses voûtes gothiques défigurant des nefs du XVII^e siècle, chaires anciennes mises en morceaux pour faire des ambons, vieux saints bazardés pour mettre à la place des statues « modernes », lambris arrachés, vitraux agressifs commandés aux Maumméjean, Rault et autres Loire... Notre dossier, hélas ! se gonfle de telle sorte, le mal est si général et prend tant de formes que nous allons être obligés d'étudier ce mal systématiquement. Ce qui nous décourage, disons-le tout franc, c'est la formidable *grossièreté d'âme* que ces faits attestent chez tant de prêtres et de fidèles. Comment convaincre des gens qui ne sentent pas les qualités les plus évidentes, qui les bafouent, qui saccagent les choses les plus exquisés ? On est obligé de prendre des précautions diplomatiques infinies pour expulser des églises les horreurs dont on les a remplies depuis cent ans, pour leur rendre dignité,

pour y mettre une note d'art authentique. Mais quand un curé ravage un ensemble humble et pur pour le tape-à-l'œil, il trouve de l'argent, il provoque chez les paroissiens un beau mouvement d'orgueil et on le nomme à un poste plus important où il recommence sur une plus grande échelle.

Ne nous faisons pas d'illusions...

Mais, précisément, telle est l'étendue du mal qu'il faut tout faire pour une réaction du sens chrétien, — purement et simplement de l'esprit.

Les anciens monuments dans la civilisation nouvelle

La défense — et l'illustration — des anciens monuments est, on le sait, une des causes qui nous tiennent le plus à cœur. Un homme mène pour elle le plus généreux combat. Et il nous faut être envers lui réticents. Rien de plus pénible.

M. Achille Carlier a vraiment donné sa vie pour les vieux monuments français¹. Enthousiasmé dès sa prime jeunesse par le livre de Rodin, *Les Cathédrales de France*, révolté des traitements stupides qu'on inflige aux édifices anciens depuis Viollet-le-Duc², il résolut de les sauver, et pour cela de devenir un architecte et un archéologue dont tout le monde fût forcé de reconnaître la compétence. Il s'équipa, d'une façon exceptionnelle, de toutes les connaissances, de tous les diplômes (y compris celui de premier Grand Prix de Rome d'architecture), de toute la documentation qui pouvaient le mettre à même de servir. Durant vingt ans, il cacha son jeu. Bien entendu, lorsqu'il fut entré dans le service des Monuments historiques, afin, comme il dit, « d'observer les choses par le dedans des rouages administratifs », il eut bientôt maille à partir avec les grands responsables du service (il y a douze ans de cela) au sujet de travaux qu'il jugeait inutiles et dangereux pour l'intégrité d'édifices dont il était chargé. Sorti avec éclat de cette administration, il la harcela sans répit de 1937 à 1940, en publiant sa revue, *Les Pierres de France*, où il mani-

1. Cf. *L'Art Sacré*, septembre 1937.

2. Cf. *L'Art Sacré*, 1947, n° 10, pp. 268-269; 1948, n° 3-4, pl. II et III, pp. 71-73; n° 5-6, pl. II.